

VIII

LE CERF

Depuis le matin, le dix-cors se défendait magnifiquement.

C'était une bête superbe qu'à deux ou trois reprises, j'avais été assez heureux pour apercevoir, franchissant d'un bond gigantesque les haies les plus élevées, ou même, une fois, s'arrêtant net, en face de moi et me fixant, immobile, de ses grands yeux noirs comme si j'étais pour lui un allié, plus qu'un ennemi.

Et, de fait, je dois l'avouer, devant l'attitude plastique admirable de ce « roi de la forêt », je prenais un malin plaisir à voir quêter les chiens au bord des ruisseaux que le cerf avait suivis, dans l'eau, pendant des centaines de mètres, leur faisant ainsi perdre régulièrement ses traces.

Je souriais même de la déconvenue des chasseurs, dont l'amour-propre était piqué de ces « défauts » renouvelés trois ou quatre fois depuis le matin.

Et quand la région du bois ne recéait pas d'eau, alors, c'était, de la part de notre bête, des ruses ineffables pour croiser la piste, la boucler et revenir au point de départ, où les piqueurs, furieux, s'injuriaient copieusement, en se disputant le leader de tête, afin de retrouver la bonne direction.

Notre ami, fatigué par ses douleurs à l'omoplate, ne suivait pas la chasse : mais il était bien décidé à ne pas laisser un aussi royal combattant s'évader chez des fiers, dans les forêts voisines, où il eut été immanquablement perdu.

Aussi, connaissant comme il en avait le secret son terrain de chasse et les mœurs de ses occupants, s'achemina-t-il vers la queue d'un grand étang qui clôturait ses bois et bordait une autre région qui ne lui appartenait pas.

Car, il en était convaincu, si le cerf était serré de trop près par la meute, il renoncerait à ses finasseries et prendrait la grande résolution de traverser l'eau à la nage et de se perdre sous les couverts étrangers.

Mais pour cela, il fallait que, pendant une ou deux heures de suite, la meute harcelât le beau dix-cors, afin de le forcer à débûcher.

Ah ! cette meute, un poème !

Notre ami, en effet, renonçant à la vanité bien naturelle du coup d'œil flatté par l'harmonie d'une troupe bien homogène de beaux chiens racés, avait sélectionné tout ce qu'il y avait de mieux dans le pays comme vitesse et comme nez.

Mais quelle « julienne » de races, de tailles et de robes...

Un professionnel eut éclaté de rire ou haussé les épaules avec une moue méprisante.

Pourtant, telle qu'elle était, maniée par un excellent piqueur, cette horde prenait presque à chaque sortie : lièvres, renards, sangliers, chevreuils ou cerfs, on ne comptait plus ses victimes.

Notre ami, en dépit des ruses du cerf, comptait donc bien le voir serré de si près que ce serait, ou le triomphal hallali, ou la résolution désespérée de la fuite en pays étranger.

Et cela, il ne le permettrait à aucun prix.

Aussi, s'était-il muni d'une grosse carabine à balles, dont il se servait avec une rare adresse et qui lui permettrait d'arrêter pour toujours le fuyard, au seuil de la liberté.

*
**

Et c'est exactement le drame cynégétique qui se déroula.

Depuis deux heures, serré de plus en plus près par la meute étrange mais redoutable, le cerf prit la résolution totalitaire et, soudain, au lieu de tourner sur lui-même, fila droit à travers les gaulis, vers l'étang, où nous entendîmes le « flocc » énorme de sa jetée à l'eau.

Et, du bouquet de coudriers, dans lequel il était caché, notre ami assista, silencieux, au spectacle, toujours sensationnel, de la nage splendide du magnifique dix-cors, les bois couchés sur le dos et toute la meute passionnément ardente à la poursuite, suivant à cinquante mètres, dans le sillage.

Mais le cerf a repris pied le premier : jusqu'au jarret dans l'eau, il s'arrête un instant et s'ébroue.

C'est à cet instant que notre ami, qui le visait depuis un moment, pèse sur la gâchette et tire.

Frappé en plein poitrail, le bel animal se cabre en arrière, secoue la tête et retombe mort, tandis que les chiens qui l'ont rejoint le mordent à pleine gueule.

J'arrive sur les entrefaites, au bruit de la détonation, et devinant immédiatement ce qui vient de se passer, je félicite chaudement le vainqueur de son à propos et de son adresse.

Mais lui, à ma grande surprise, secoue la tête :

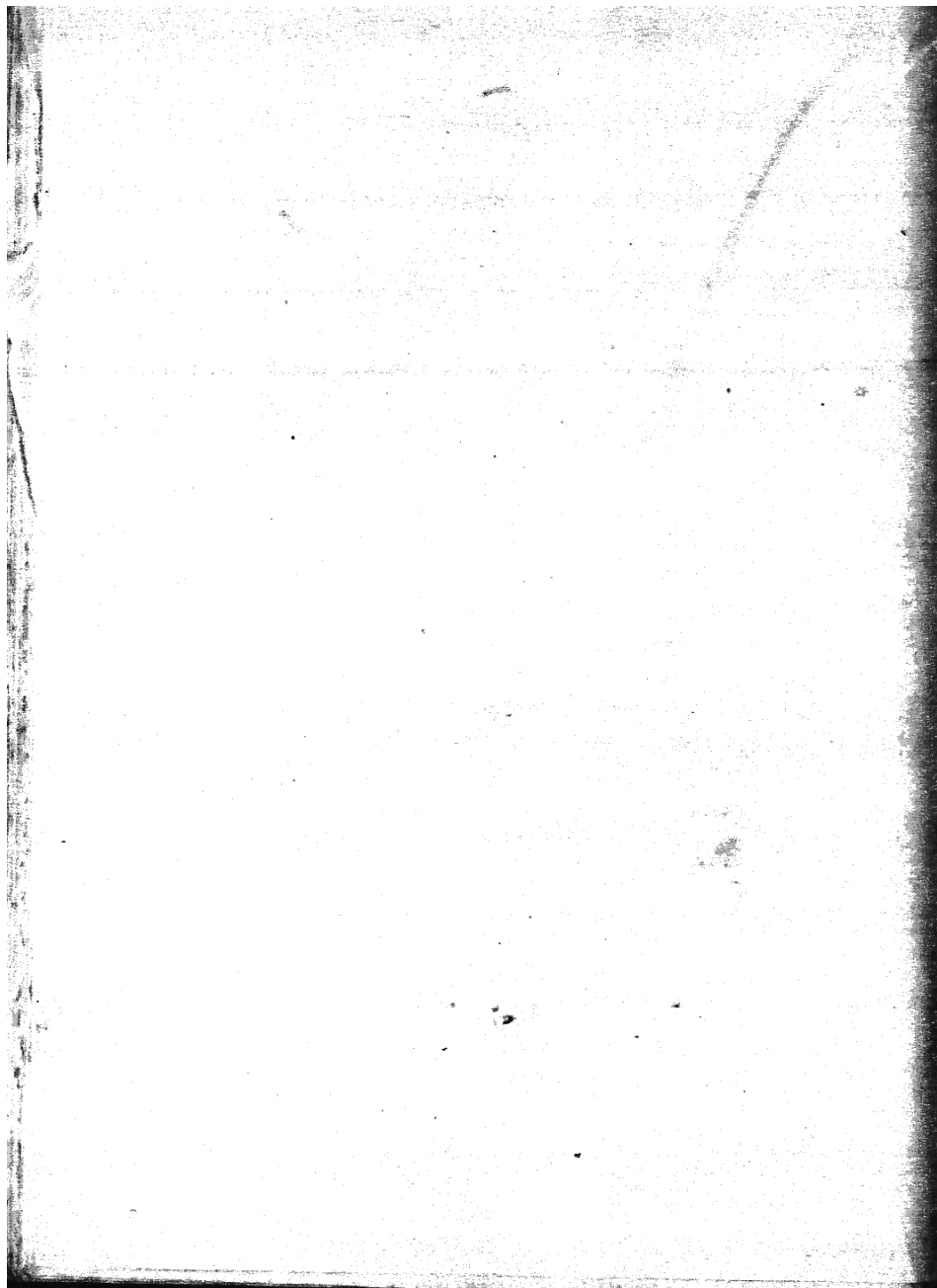
— Non, me dit-il, ne me félicite pas... Je me demande si je ne viens pas de commettre une mauvaise action.

« Ce pauvre cerf n'avait que sa vie et sa liberté.

« Je lui ai enlevé l'une et l'autre. Bien sûr, j'en avais le droit, puisqu'il m'appartenait et voulait m'échapper.

« Mais tout de même... tout de même, c'est si bon, la liberté !

Et j'ai songé que c'était toute son âme, faite pour les grands espaces libres, comme chacune des nôtres, que notre ami me livrait, dans ce regret du cœur...



IX

* CARTE DE POLICIER

Nuit opaque : les deux phares de l'Hispano la trouent avec peine.

La route, par bonheur est déserte.

A cent mètres, la mer rugit contre les falaises.

Ah ! une voiture devant nous, mais qui zig-zague sur la route, comme si son conducteur était ivre — ou plutôt, car ses réflexes ont l'air parfaitement conscients — comme quelqu'un qui veut nous empêcher de le dépasser.

De quel droit ? Notre voiture est bien plus puissante et rapide que celle-là... et nous sommes pressés. Klaxonnons encore !

Au vasistas de derrière, en plein dans nos lumières, deux visages de jeunes filles qui rient et se moquent.

Sans doute, une équipe de jeunes qui viennent de

s'amuser... et qui continuent, car leur voiture se fait un malin plaisir de tenir toute la route, sans aucune possibilité prudente de les doubler.

— Donne-moi le volant, dit mon ami à son chauffeur.

C'est fait, mais la voiture adverse continue ses folies : même, les deux visages réapparaissent à la vitre et semblent nous narguer.

Mon ami les voit comme moi, mais il se tait : j'ai l'impression que ce silence est précurseur de l'orage.

De fait, profitant d'un moment où la voiture ennemie esquisse un entrechat à droite, l'Hispano, lancée à 120, la frôle, la dépasse, fait cent mètres, et s'arrête net, en travers.

Impossible de passer ni en avant, ni en arrière, la route est trop étroite et l'Hispano trop longue.

Aussi la voiture inconnue freine-t-elle et s'arrête au ras de l'obstacle.

C'est alors que mon ami sort avec calme de sa voiture et, tirant sa carte de police — une carte exactement semblable à un carton de policier, quand le haut et le bas, sur lesquels est inscrite la mention « Bienfaiteurs des œuvres de police » se trouvent cachés par le porte-cartes — s'avance vers l'auto mystérieuse, exhibant la « pièce d'identité », sous le feu de sa lampe de poche et rugit d'une voix terrible :

— Police de la route, descendez !

Un à un, terrorisés, les occupants de l'auto s'exécu-

tent : un jeune homme, trois jeunes filles. Ils sont là, immobiles, se sentant coupables et se demandant à quelle sauce ils vont être mangés.

Mon ami braque sur l'adolescent sa lampe de poche :

— Vos noms, prénoms, dates de naissance... et il inscrit au fur et à mesure...

« Et vous ? interroge-t-il, en s'adressant à une des jeunes filles.

— Pardon, intervient le jeune homme, je suis seul responsable.

— Par exemple, éclate mon ami. Vous croyez que je ne vous ai pas vues vous moquer de nous, à la vitre arrière de votre voiture ?

« Tout se paie ! Allons, oust, vos noms !

— Mais, Monsieur, prononce, en hésitant le jeune homme, ce n'est tout de même pas si grave : de simples embardées sur la route.

— Pas si grave ! Etes-vous fou ? Empêcher, pendant des kilomètres, un policier de vous dépasser et de faire son service. Et cela, au risque de le tuer. Pas grave ? Mais vous êtes tout simplement un assassin.

« Dans ces conditions « au nom de la loi, je vous arrête » vous et vos compagnes qui vous encourageaient par leurs rires.

« Je vous emmène tous les quatre dans ma voiture au poste de..., vous y coucherez et demain, vous serez, sur mon rapport, transférés à la prison de...

« Cela vous apprendra à vous conduire, sur les routes, comme vous venez de le faire, au risque de nous tuer.

*
**

Les malheureux sont consternés. Le jeune homme se tait.

Les jeunes filles éclatent en sanglots et supplient.

— Oh ! Monsieur, Monsieur, ne faites pas cela. Maman a une maladie de cœur, elle mourra de chagrin si elle me sait en prison !

« Tenez, voulez-vous nos sacs, nos bijoux, tout, tout, mais ne nous arrêtez pas.

— Pardon, Mesdemoiselles, pour qui me prenez-vous ? Je ne suis pas un détrousseur de grands chemins, mais un policier de la route, chargé de la bonne tenue.

« Vous y avez gravement manqué. Il est de mon devoir d'y mettre ordre.

« Allons, dépêchez-vous... Un de mes policiers conduira votre voiture et nous suivra.

« L'autre m'accompagnera pour vous garder.

« Prenez vite vos affaires, je n'ai pas de temps à perdre !

— Oh ! Monsieur, à genoux, je vous en supplie, ne nous emmenez pas. Oui, nous avons eu tort, mais ce n'était que de l'enfantillage. Jamais, nous n'avons pensé

à ce que vous dites et nous vous promettons bien que c'est la dernière fois.

Le jeune homme s'avance et très grave :

— Monsieur, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Et nous, la nôtre, sanglotent les jeunes filles.

*
**

Là-dessus, mon ami juge que la leçon suffit et que la plaisanterie a assez duré.

D'un geste inattendu, il dirige le faisceau de lumière de sa lampe de poche successivement sur les quatre visages suppliants et dit :

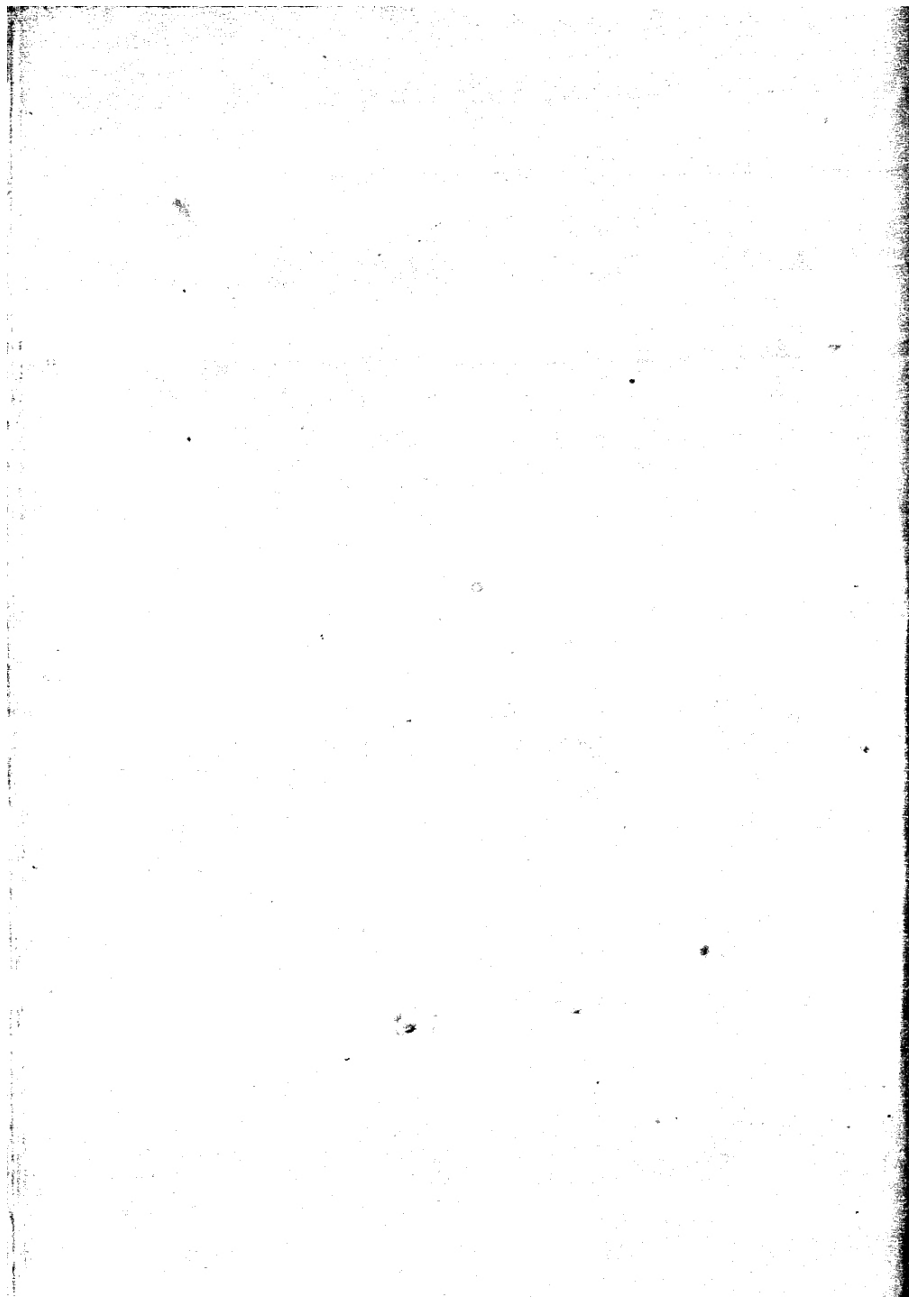
— Vraiment, vous me donnez votre parole d'honneur de ne plus jamais recommencer ?

— Oui, Monsieur !

— Alors, c'est bien, partez... Mais vous l'avez échappé belle...

— Oh ! merci, Monsieur...

Et j'ai songé qu'il y a des fous qui ont besoin de leçons sévères, même quand celles-ci paraissent dépasser quelque peu « les limites de l'épure... »



LA SAINTE-BAUME

— Ayez pitié d'une pauvre aveugle qui n'y voit pas...

La plainte, assez pittoresque dans sa teneur bien marseillaise, nous poursuit, mon ami et moi, tout le long de la rampe qui monte à Notre-Dame de la Garde.

Emu de pitié pour « la pauvre aveugle qui n'y voit pas », ce qui paraîtrait une inutile répétition ailleurs, mais ici, semble tout naturel, je m'approche de l'infirmière, sans rien dire, lui remets mon aumône :

— Merci, Monsieur le Curé, chantonne-t-elle aussitôt.

— Eh ! bien, s'esclaffe mon ami, je la retiens, ton veugle : « Merci, Monsieur le Curé ». Elle doit voir comme toi et moi, un peu moins bien peut-être, ce qui lui permet de répéter, sans mentir pour le pays :

— Ayez pitié d'une pauvre aveugle qui n'y voit pas...

Mais nous arrivons à Notre-Dame de la Garde, dont les missionnaires contemplant la chère silhouette lorsque, sortant de l'un ou l'autre des bassins, ils s'éloignent vers la haute mer.

Quelle vue et quels souvenirs ! Il y faudrait tout un volume, si nous voulions les détailler : aussi, nous contentons-nous d'embrasser du regard le splendide horizon de ciel, de mer, d'îlots, de rivages qui, à droite comme à gauche, s'enfuient vers les lointains.

Surtout, j'ai aimé le « climat » de cette église, où l'on prie si bien la Mère qui console, qui protège et qui bénit.

Quel partant n'est pas monté jusqu'à son sanctuaire, trait-d'union entre ce que nous quittons et ce que nous ne pouvons encore êtreindre.

Quel arrivant ne L'a pas suppliée de bénir ce qu'il va revoir et qu'il craint de trouver si changé.

O Notre-Dame de la Garde, nous Vous avons filialement priée, mon ami et moi, de nous « garder ».



De là, par les cols, les défilés, les ascensions et les descentes des Alpilles, nous nous sommes rendus à la Sainte-Baume, y vénérer les souvenirs de sainte Marie-Madeleine.

Des érudits en souriront..., sceptiques, sur la venue de la sainte en notre France.

Nous, nous avons prié.

A l'Hôtellerie, d'abord, si accueillante aux pèlerins, parmi son thym et ses lavandes qui embaument : puis au Saint Pilon où le lendemain matin, après la plus pittoresque ascension parmi les ifs bien des fois centenaires, j'ai célébré ma Messe dans la grotte où la chère Pénitente aurait aimé et pleuré.

L'à-pic en est saisissant et j'ai envié les quelques Pères Dominicains qui logent tout près, dans un monastère aérien, littéralement accroché à la paroi sauvage.

Avec mon ami, nous avons demandé à sainte Marie-Madeleine, son amour... N'est-ce pas assez ?

De fait, comment ne pas chanter, avec elle et pour elle, l'hymne de sa fête :

Père de l'éternelle Lumière,
En jetant un regard sur Madeleine
Vous allumez en elle le feu de votre Amour
Et faites fondre la glace de son cœur.

Blessée par l'Amour divin
Elle court parfumer vos pieds sacrés,
Les arrose de ses larmes, les essuie de ses cheveux
Et les couvre de baisers.

Elle ne redoute point de rester au pied de la Croix,
Son inquiétude l'attache au sépulcre,
L'air farouche des soldats ne l'effraie point :
L'amour bannit toute crainte.

O Christ, vraie charité,
Purifiez-nous du péché,
Remplissez nos cœurs de votre grâce,
Rendez-nous les récompenses du ciel.

Gloire soit au Père, ainsi qu'au Fils,
Et à vous, ô Esprit-Saint ;
Comme il a été, qu'il en soit toujours
Pendant l'éternité,

Amen.



Et nous sommes partis, un matin, pour Saint-Maximin.

Ce serait là que le pieux évêque se serait rendu au-devant de la Sainte qui, mourante, venait lui demander, une dernière fois, le Pain des forts, le Sacrement de l'Amour.

Ce jour-là, nous sommes tombés en pleine ordination et je contemplais, avec quelle émotion, ces « élus du Seigneur » touchant d'abord le calice et l'Hostie, et redisant avec l'évêque consécrateur :

— *Hoc est corpus meum...*

Puis, nous sommes revenus à la Sainte-Baume et, dans le soir qui tombait, j'ai songé à la Miséricordieuse Bonté du Seigneur qui ne se contenta pas de pardonner à Madeleine, mais qui en fit « l'apôtre des Apôtres ».

— Va dire à mes frères...

Nous nous sommes assis au flanc du Saint Pilon, le mont qui domine la Sainte-Baume, et là, dans la paix du soir, nous avons évoqué les merveilleux souvenirs de la Sainte si délicatement sympathique, délicate et aimante.

Dans ce cadre unique des Alpilles, où ses souvenirs semblent des bijoux enchâssés dans l'or, nous avons goûté cette paix promise aux « âmes de bonne volonté », cet apaisement des bruits de la terre, des agitations et des compétitions du monde qui viennent mourir au bord de cette oasis, comme glissent, sur les sables du rivage, les derniers remous du flot berceur.



Et de là, nous sommes partis vers le col du Lautaret, ses glaciers, ses neiges éblouissantes, à la recherche des edelweiss, dans la montagne.

Sans notre guide, jamais nous ne les aurions découverts parmi la blancheur des neiges.

Même ainsi, quelle peine n'avons-nous pas eue à nous en procurer deux ou trois, que nous voulions offrir.

Ces fleurs sauvages et difficiles me demeurent com-

me un énergique symbole de nos efforts pour la conquête de ce que nous avons le droit de désirer.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus fragile qu'une fleur : mais de quelle puissance elle se revêt, dès que nous songeons à l'offrir, comme un gage de notre respect, de notre dévouement ou de notre amour ?

Alors, elle acquiert la mystérieuse efficacité d'un sacrement, ce « signe sensible de la grâce invisible, en vue du bien de nos âmes ».

Tels étaient bien les humbles edelweiss qu'en nous donnant beaucoup de peine, nous étions allés chercher dans la montagne, *et j'ai songé*, en les rapportant au col du Lautaret, qu'une fleur est un rayon du Ciel qui nous parle de Dieu...

INSTRUMENT

Je me soignais alors en clinique, quand, un soir, je suis appelé au téléphone par notre ami.

. Il habitait à deux cent-cinquante kilomètres de moi.

— Allo... Allo... Ici X. Je voudrais absolument te voir demain matin. Veux-tu venir ? Tu serais si gentil.

— Mais tu es loin. Au moins deux cent-cinquante kilomètres, et je me soigne en clinique, avec la fièvre.

— Je t'envoie une auto rapide. A quelle heure dis-tu ta Messe demain matin ?

— A sept heures.

— A huit heures, la voiture t'attendra.

— Mais j'ai mon traitement : je devrai absolument être rentré le soir.

— L'auto te ramènera. Je compte sur toi. Merci !

La perspective de ces cinq cents kilomètres dans la même journée ne m'enchantait nullement. Mais mon ami très généreux, devait être bien gravement malade et désirait sans doute se confesser.

Alors, c'est entendu. J'irai, même si les conséquences doivent être désastreuses pour moi...



Et le lendemain, après ma Messe, une forte Buick m'attendait.

J'essaie d'avoir quelques détails par le chauffeur, mais bien stylé, il ne sait rien, il ne dit rien.

Je monte donc dans la voiture, m'installe et prends mon bréviaire que je commence, tandis que nous roulons à une allure de cent trente kilomètres à l'heure.

Nous avons fait environ cent cinquante kilomètres, quand je sens le bolide freiner vigoureusement et j'entends le chauffeur, toujours très maître de lui, me dire avec une certaine émotion dans la voix :

— Oh ! mon Père, un accident...

Je lève les yeux. De fait, sur le bord de la route, un puissant auto-car de plage est stoppé : une cinquantaine de baigneurs et de baigneuses, en costumes forts légers, en sont descendus et se tiennent immobiles sur le bas-côté.

Et, au milieu de la route, une tache grise, que je n'avais, d'abord, pas remarquée : une couverture de voyage jetée sur quelqu'un ou quelque chose.

A quelques mètres, un paquet de ferrailles, une bicyclette réduite à une boule d'où sortent des rayons, un cadre, une pédale.

Dans un groupe compact, un brigadier de gendarmerie et un gendarme prennent des notes.

Je fais signe à mon chauffeur d'avancer auprès du groupe et, ouvrant la portière, j'interroge :

— Un blessé, brigadier ?

Sans lever la tête, car il ne veut évidemment pas avoir à faire à un curé, il me répond rudement :

— Non, un mort !

A cet instant et devant cette sinistre réponse, une pensée me traverse l'esprit, en éclair : celle de la mort apparente qui peut durer jusqu'à deux heures après un accident, comme des expériences multiples l'ont prouvé, et au cours de laquelle, l'âme étant certainement présente, il est possible et fort utile de donner l'absolution sous condition.

Alors, je demande :

— Voilà combien de temps ?

— Dix minutes, me répond le brigadier, d'un ton rogue et sans lever la tête.

Dix minutes ! Sans nul doute, l'âme est encore là, susceptible de recevoir une absolution pour mourants.

Alors, sans plus m'occuper des gendarmes, je descends de la voiture et me dirige vers la tache grise.

Sur le parcours, les hommes de l'auto-car soulèvent leur chapeau et les femmes, dans leur costume rudimentaire, esquissent des signes de croix.

C'est qu'on ne plaisante pas devant la mort.

J'arrive près de la tache grise, m'agenouille et soulève doucement la couverture.

Quelle horreur !

L'ouvrier qui est là, revêtu d'un habit de velours, à grosses côtes, a dû être traîné par l'auto-car, sur la route, car son visage tout incrusté de petites pierres, est repoussant à voir.

Du sang coule des lèvres, du nez, des oreilles, des yeux.

Je tâte le pouls : rien. Le cœur ? rien non plus.

Mais voilà vingt minutes, tout au plus, qu'a eu lieu l'accident : l'âme est donc encore là, dans cette lamentable loque broyée par le choc qui a dû être terrible.

Alors, je m'approche et dis bien haut, à l'oreille du sinistré, sans me préoccuper du public qui s'est rapproché et fait cercle autour de moi :

— Un prêtre, mon ami. Je vais vous donner l'absolution. Pensez avec moi : « Mon Dieu, je Vous aime et je Vous demande pardon... »

• Deux fois, je redis, bien distinctement, penché sur l'horrible visage, les paroles de salut.

Puis, je donne l'absolution « sous condition ».

Un docteur arrivait, pour constater la mort : je n'avais donc plus rien à faire là et, me relevant, je regagnai ma voiture, en recommandant à un des assistants du pays d'aller chercher le pasteur de la paroisse, pour l'extrême-onction, s'il la jugeait à propos.

En remontant dans ma Bulck où le chauffeur immobile attendait, nous repartîmes.

Encore cent kilomètres à vive allure et nous arrivons. Mon ami m'attendait, au haut de l'avenue.

Déjà tout surpris de le trouver debout, alors que je le croyais au lit, gravement malade, je le salue avec effusion et lui demande :

— Comment vas-tu ?

— Mais très bien.

— Alors, pourquoi me fais-tu venir ?

— Je n'en sais rien. Mais hier soir, je n'ai pas eu de cesse que je te téléphone, pour te dire d'être ici ce matin, sans faute.

— Eh ! bien, mon vieux, dis-je très ému, ce n'est pas pour toi que j'ai fait ces cinq cents kilomètres, mais pour donner l'absolution à un mourant sur la route.

Et je lui racontai l'aventure, la mort apparente, selon toute vraisemblance, mon intervention et mon absolution « *in articulo mortis* ».

— Pas possible, murmure-t-il, très ému à son tour,

d'avoir été, sans le savoir, l'instrument providentiel pour le salut d'une âme. Pas possible ! Il est très sûr qu'hier soir, je ne savais absolument pas pourquoi je te demandais avec insistance de venir, en dépit de ta fatigue et de ta fièvre.

« Je comprends maintenant.

Et deux larmes d'émotion glissaient sur le visage viril de ce chef d'usine, remué jusqu'au cœur, d'avoir été l'instrument inconscient de la Providence.

Et j'ai songé aux âmes qui, par leurs prières et leurs sacrifices avaient mérité cette grâce à un mourant : une épouse peut-être ou une fille aimante, ou une sœur, dont les supplications avaient dû, maintes fois, monter vers le ciel et qui sauront, avec bonheur, que leur mari, leur père, leur frère, a reçu sur la route, d'un prêtre inconnu, une suprême absolution.

Mais encore, *j'ai songé* à tous ceux qui avaient été les instruments, même inconscients de cette absolution, « *in extremis* ».

— O `Jésus Roi d'Amour, j'ai confiance en Votre Miséricordieuse Bonté !

CARACTERE

Une des preuves les plus évidentes de la beauté du caractère de notre ami, ce sont les victoires que je lui ai vu remporter sur ses colères.

Elles étaient d'une violence inouïe et emportaient tout comme un torrent renverse et balaie les digues les mieux assises.

Que l'un de ses chauffeurs, par exemple, arrivât cinq minutes en retard, c'étaient des emportements qui allaient jusqu'à frapper le coupable, dont aucune excuse n'était écoutée.

Mais cinq minutes plus tard, un billet de mille francs et un cordial :

— Excuse-moi, mon vieux, je suis comme cela, mettaient un vrai baume sur la plaie.

J'ai assisté, par exemple, à des scènes tragi-comiques,

dont la finale m'édifiait profondément par la victoire remportée sur le tempérament sauvage qui n'admettait aucune entrave.

Par exemple, à propos du renvoi plus ou moins justifié d'un neveu, n'avait-il pas décidé l'enlèvement pur et simple, par cinq escarpes à sa dévotion, du paisible Père Jésuite, responsable de cette mesure ?

Celui-ci est mort depuis, sans se douter du danger auquel il avait échappé, bien tranquille dans sa décision maintenue, alors qu'il s'en est fallu de bien peu qu'il ne disparaisse, pour quinze jours ou un mois, à l'ébahissement de tout son entourage... et des grands journaux que cet enlèvement eût follement amusés !

Un peu de bonté et d'affectueuse compréhension avaient suffi pour faire revenir notre ami sur son projet, bien près de passer à l'exécution.

« Nous sommes, disait-il, justiciables de nos tempéraments. », mais mieux que personne, il savait que nous pouvons nous vaincre et réfréner les emportements les plus passionnés, en les « inhibant » par un amour contraire.

**

» C'est ainsi qu'un jour où il visitait le chantier d'une maison qu'il avait offerte, avec une royale générosité, le Religieux chargé des travaux, le blessa profondément par son attitude peu délicate.

Emporté par la colère, il voulut reprendre son don, le retirer des mains qui le méritaient si mal, pensait-il.

C'était faire retomber sur tous la faute d'un seul et c'est son notaire qui le lui fit doucement comprendre, alors que tout semblait bien perdu.



Mais où j'ai constaté la véritable puissance de ce caractère hors de pair, c'est dans les rapports d'affaires qu'il entretenait avec les Américains.

Ses contrats qui lui ont valu et à ses enfants sa magnifique fortune, étaient autant de batailles rangées qu'il livrait avec un brio digne des plus belles pages d'histoire.

Je l'ai vu, entouré de dix industriels d'Outre-Mer, entraînés à toutes les combinaisons les plus subtiles, sachant mieux que personne la valeur d'un dollar, bien décidés à retirer de leurs marchés le maximum d'avantages, mais dont le roi était bien notre ami, qui rentrait en France, vainqueur du plus magnifique coup de bourse qu'un joueur put rêver.

Et cela, toujours, avec l'honnêteté la plus méticuleuse, fidèle en ceci à sa devise que je lui ai tant de fois vu mettre en pratique :

— *que la plus stricte honnêteté est la plus grande des habiletés.*

Mais il fallait le voir accueillant ses associés, quand ils venaient en France.

Un grand seigneur allant les prendre au port, avec l'une ou l'autre de ses six voitures, de préférence son Hispano ou sa Buick, les conduisant dans les meilleurs hôtels, au Théâtre, au cinéma, au ring de Rigolo, le boxeur, son ami personnel, et, le dimanche, à la messe de leur choix, dans la cathédrale qui pouvait le plus les impressionner : organisant pour eux dans son yacht de plaisance, des courses en mer, des excursions aux Glénans, ces rochers perdus au large et qui lui appartenaient, à Sein, à Ouessant, à Molène, en croisière jusque sur les côtes d'Espagne, pendant des jours et des nuits de détente totale que ces magnats goûtaient à la folie ; ou bien c'étaient, dans l'un ou l'autre de ses domaines, des chasses homériques au canard, au chevreuil, au cerf, au cours desquelles il choisissait les fusils pour chaque tireur, distribuant les rôles, plaçant son monde à l'endroit le plus conforme à sa psychologie, lui faisant passer la bête, tirant pour lui en même temps que lui et lui faisant croire que la pièce lui appartenait, qu'il avait mis en plein dedans, qu'il était un Nemrod, ce que l'étranger ne demandait qu'à croire.

Et l'on revenait, avec des rires plantureux, dans une folle gaité, en se donnant d'énormes tapes dans le dos, jusqu'au pavillon de chasse où ces Messieurs, baignés, rasés, frais comme le regard, arrivaient en smoking au

liner pantagruélique au champagne, lequel se terminait le soir ou le matin, avec, pour conclusion, un contrat discuté, serré, aussi commercial qu'une affaire américaine peut l'être et, ce qu'il y avait de stupéfiant, pour le plus grand avantage des deux parties, et dans une atmosphère de sympathie et de cordialité, à laquelle on est assez peu accoutumé dans ces milieux d'affaires.

•

Mais où j'ai admiré sans réserve la victoire de la volonté sur le tempérament de feu, c'est pendant les dernières semaines qui ont précédé sa mort.

Alors qu'en dépit de sa trachiotomie, il étouffait et qu'il était déjà squelettique, il bondissait de son lit pour ouvrir la fenêtre et respirer l'air froid qui lui était interdit, il suffisait de poser la main sur son bras et de lui dire :

— le Bon Dieu ne veut pas...

pour le voir aussitôt se recoucher, docile comme un enfant.

Que de sacrifices héroïques n'a-t-il pas dû consentir pendant cette suprême étape de sa vie !

Car, tout le heurtait et le blessait : cette immobilité forcée alors que jamais, autrefois, il n'était au repos plus de cinq minutes. A peine arrivions-nous, par exemple, dans un site nouveau, qu'aussitôt, après un coup d'œil sur le paysage :

— Eh bien ! maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Et ceci, après trois et quatre heures d'auto.

Dès lors, pour lui, rester étendu, des jours et des nuits, sans pouvoir parler puisqu'il avait un trou dans la gorge, ne plus pouvoir donner ses ordres ou manifester ses sentiments autrement que par écrit, devait être une torture qu'il acceptait avec une splendide résignation chrétienne dont sa foi seule donnait la clef.

Et j'ai songé, en l'aidant à mourir, en parfait chrétien, que le sacrifice de sa vie, accepté en pleine volonté surnaturelle, avait dû être miséricordieusement récompensé par Celui qui sait tout, qui peut tout et qui nous aime...

GRAND CŒUR

Ne pas parler de la générosité de notre ami pour tous les besoins et toutes les misères serait n'avoir rien compris à son « grand cœur ».

Comment n'en avoir pas été frappé, dès qu'on passait, ne fût-ce que quelques heures, à son contact.

C'était, en effet, des milliers et des milliers de francs, parfois bien davantage, qu'il donnait ainsi, de la main à la main, ou par chèque, très touché si l'on s'en souvenait, profondément peiné de l'ingratitude, mais n'en laissant rien paraître.

— Ce n'est pas dans l'ordre, disait-il, mais je le fais pour le Bon Dieu et j'ai une vraie joie à donner.

C'était réel et ce dégagement dans le don était le signe d'un très grand cœur.

Jamais, on ne saura tous ceux ni toutes celles qu'il a secourus.

Lui-même préférait l'ignorer.

Un jour où, l'homme d'affaire se réveillant, il voulut se rendre compte des sommes offertes à une Communauté, il en commença le compte par écrit, mais tout d'un coup, s'arrêta et déchira son papier.

— Non, dit-il, avec le Bon Dieu, il ne faut pas compter !

Pour ma part, je l'ai vu, successivement ou en même temps, aider des pauvres qu'il me faisait souvent choisir, lamentables et « loqueteux » comme il disait : des Sœurs et des Frères, isolés ou en Communauté et auxquels, en plus des aumônes pour leurs œuvres, il envoyait, un jour de fête, un supplément d'huîtres, de homards, ou de faisans, bien inattendu dans ces maisons pauvres : des Collèges, des Ecoles, des Institutions, des groupements : l'œuvre des Vocations surtout qu'il affectionnait particulièrement et pour laquelle il n'hésitait pas à verser des sommes considérables pour fonder des bourses.

Que de prêtres, de religieuses lui doivent la possibilité d'avoir répondu à l'appel !

Puissent ses obligés n'avoir jamais oublié dans leurs prières, leur bienfaiteur, le plus souvent anonyme.

Par exemple, il n'aimait pas à être « roulé » et connaissant parfaitement le prix des choses, il n'admettait pas de le voir majorer.

C'est ainsi qu'un jour, à Marseille, il charge le chasseur de son hôtel d'aller lui acheter un rasoir mécanique parce qu'il avait oublié le sien.

Le gamin revient, un quart d'heure plus tard, avec le rasoir désiré, mais majoré de moitié.

— Tu ne m'as pas regardé, mon petit. Tu te... moques de moi, et tu sais, je n'aime pas ça...

« Veux-tu que nous allions ensemble demander le prix à ton coiffeur ?

— Oh ! Monsieur, c'est pas la peine, il doit y avoir une erreur, je vais reporter le rasoir.

— C'est cela, va le reporter et rends-moi mon argent avant midi, ou gare à toi. Un mot au patron et tu es fourré à la porte...

« Allons, débrouille-toi !

Et notre ami a préféré sortir pour choisir et acheter lui-même son rasoir.

Puis, quand le chasseur, avant midi, lui a rendu son argent, contrairement à ses habitudes, il n'a donné aucun pourboire au gamin qui méritait une bonne leçon.

*
**

Mais où sa générosité s'est montrée royale, c'est dans le secours matériel et moral qu'il a su délicatement

offrir à une œuvre de malades qui lui tenait particulièrement au cœur.

Bâtiments, machines, installations, ambulance, gâteries de toutes sortes et dont le Ciel connaît seul la multiplicité comme le détail, rien ne lui paraissait de trop pour ce qu'il considérait comme divin.

Et dès lors que c'était « pour le bon Dieu », sa main, comme son cœur s'ouvraient sans compter.

Il n'hésitait d'ailleurs pas à payer de sa personne, conseillant, sans les imposer, architectes et entrepreneurs, et s'offrant en homme d'affaires consommé, pour le règlement des comptes et les arrangements parfois épineux.

C'est ainsi qu'en une circonstance difficile où les entrepreneurs, taxés de mille francs d'amende par jour de retard, se débattaient comme de beaux diables et voulaient me prendre à témoin de leur bonne foi :

— Pardon, trancha X., chacun son rayon... Le Père : confessionnal ; moi, affaires... Vous avez signé le contrat de mille francs par jour de retard. Vous en avez trois mois : total : 90.000 francs.

« Quelles excuses avez-vous ?

« Aucune ?... Alors, payez !...

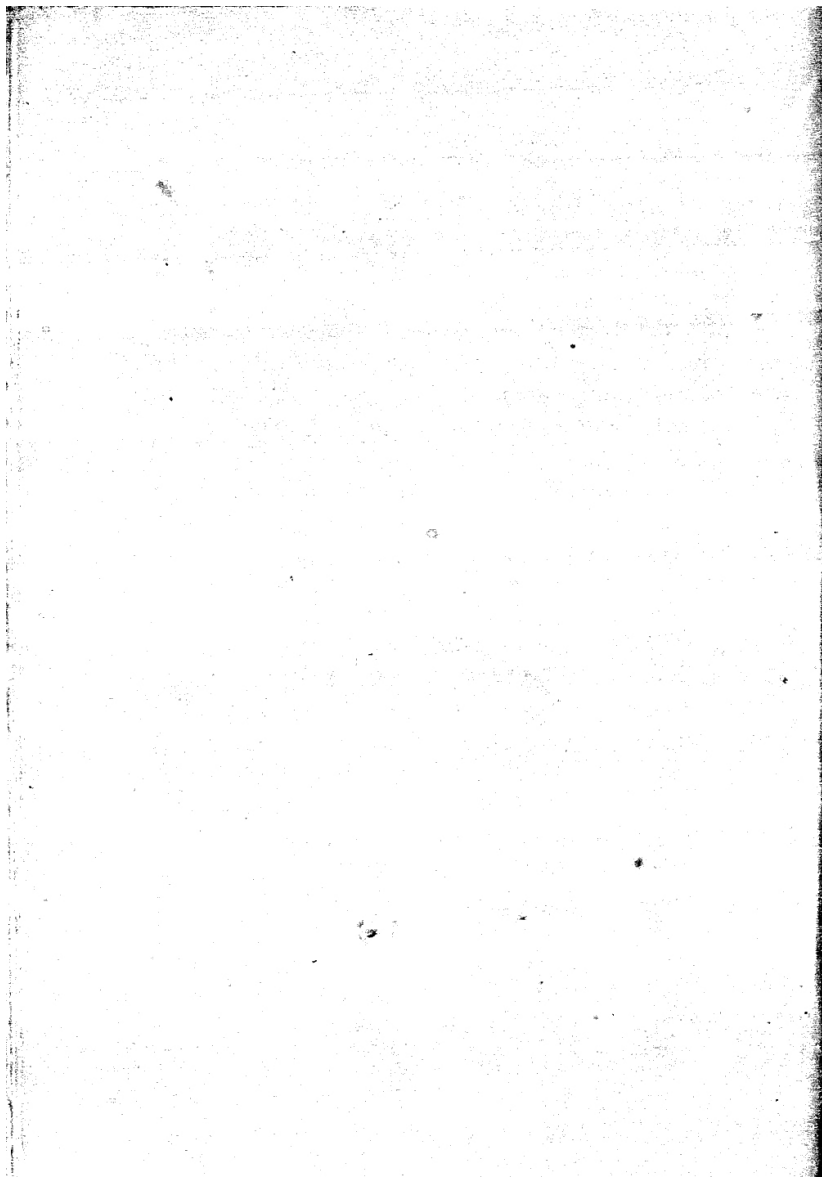
» Inutile de dire que le point de vue technique une fois satisfait, la bonté de notre ami réapparaissait... et, pour

cette fois, il se contenta de 3.000 francs d'amende pour « marquer le coup » sans étrangler les coupables.

Mais son arrivée soudaine et inattendue sur les chantiers, sa connaissance et son étude large et minutieuse des comptes, son examen par lui-même ou par ses ingénieurs du choix des pierres, des proportions de chaux et de sable dans le ciment, de l'épaisseur et de la pose des huisseries, donnaient au travail une perfection et aux Sœurs une sécurité peu commune.

On-peut dire que, pendant des années, il s'est donné tout entier, de corps, d'âme et de cœur à cette œuvre de malades, à laquelle il a pensé jusqu'à son dernier soupir, encouragé qu'il y était par la présence, à ses derniers moments, de la Bonne Mère Supérieure, venue lui témoigner elle-même la priante gratitude de la Communauté pour laquelle il avait tant fait.

Et j'ai songé que ce « grand cœur » a maintenant l'éternelle récompense de ce qu'il a si généreusement accompli et donné sans compter ! pour le Bon Dieu... »



DEBOUT DEVANT LES HOMMES

Cette devise que notre ami avait gravée au couteau sur le muret de la terrasse de Penboc'h, il en a fait la règle de sa vie.

Comment oublier, par exemple, la scène suivante, humoristique et pittoresque par son cadre de montagnes, dans un petit port de Corse.

Le vapeur qui, le matin, avait amené les passagers désireux d'une excursion typique dans le maquis, devait repartir à 1 h. 30, juste à temps pour que les passagers puissent prendre le rapide de Paris.

1 h. 30... Rien.

2 heures... Les chaudières ne sont même pas sous pression.

3 heures... Toujours même silence et même attente.

Intrigué, en même temps que fort mécontent de ce retard imprévu, mon ami s'enquiert de la cause et apprend qu'on attend, pour partir, « Monsieur le Minis-

tre de l'Instruction Publique », arrivé le matin et qui inaugure, dans l'intérieur, une Ecole, avec banquet, discours, etc..., et qu'on ne « déhalera » que lorsqu'il arrivera....

— Bien, dit-il, il aura de mes nouvelles.!

De fait, à 3 h. 30, le ministre, sa suite, des policiers en civil, déferlent sur le quai et s'apprêtent à s'engager sur la passerelle, quand notre ami, tranquillement accoudé au bastingage, interpelle très haut le représentant de la République française :

— Alors, Monsieur le Ministre, il ne faut plus se gêner. C'est comme cela qu'au lieu de fréter un bateau de guerre que vous pourriez, si cela vous fait plaisir, faire attendre jusqu'à demain matin, vous prenez le bateau des électeurs, que vous faites « poirotter » pendant deux heures, de sorte qu'ils vont tous manquer leur correspondance de Paris, Or, il y a des femmes et des enfants, Monsieur le Ministre, parmi ces passagers qui, à cause de vous, vont être obligés de se payer une nuit d'hôtel.

« Eh ! bien, moi, je vous dis que ce n'est pas dans l'ordre, mais pas du tout. Ce n'est pas pour cela que nous vous avons élu...

A ce moment, deux mains vigoureuses de policiers en civil s'abattent sur les épaules de notre ami.

— Vos papiers...

— Parfaitement, les voici : patron d'usine, industriel de papier à cigarettes : deux mille ouvriers, tous électeurs.

« Et demain matin, vous entendez, Monsieur le Ministre, interpellation à la Chambre pour avoir fait manquer leur train à des femmes et à des enfants.

« Vous apprendrez à connaître un électeur conscient, qui dispose de deux mille voix et a quatre journaux à son entière disposition.

Je n'oserais affirmer que mon ami ne bluffait pas quelque peu.

Mais le résultat fut que le Ministre disparut, sans rien dire, dans sa cabine, avec sa suite et ses policiers, dont on n'entendit plus jamais parler.

Un matin, à Paris, durant sa douloureuse maladie.

Le courrier venait de lui apporter la nouvelle que « la Marine voulait faire une base d'hydravions dans ses marais de Saint-Michel », son parc à canards sauvages.

Comme toujours, il commença par réfléchir quelques instants sans rien dire, silencieux, la tête sur l'oreiller, le regard au plafond.

Puis, d'un coup de sonnette, il se fit apporter de quoi écrire et rédigea en cinq minutes, la lettre suivante, adressée... simplement à Pétain, Maréchal de France, grand maître de toutes les initiatives militaires :

« Monsieur le Maréchal,

« J'apprends que la Marine a l'intention d'organiser
« une base d'hydravions dans mes marais de Saint-
« Michel, Finistère.

« Vous me permettrez d'attirer votre attention sur le
« danger d'un tel projet.

« Il suffit, en effet, d'une bombe bien placée sur la
« jetée pour provoquer une inondation et donc pour
« rendre inutilisable cette base fragile.

« Une enquête sérieuse vous permettra, Monsieur le
« Maréchal, de vous en rendre compte aussitôt et de
« vous faire abandonner un projet qui, en dépit des
« apparences, va directement à l'encontre des intérêts
« de la France.

« Veuillez agréer, etc... »

Mon ami voulut que je prenne connaissance de sa
missive, non pour me demander mon avis, car son siège
était fait, mais pour me montrer comment il convient
de parler à ceux qu'on a élus...

— Et puis, tu comprends, m'écrivit-il puisqu'il ne
pouvait plus parler, mes canards...

Et il sonna.

Un de ses chauffeurs, ancien soldat, blessé, décoré,
apparut, très entraîné au climat de la maison :

« Dire toujours oui et paraître trouver que tout est
facile ».

Et comme X. ne pouvait plus parler, il écrivit :

— Tu vas aller au Ministère de la Guerre, rue Saint-Dominique.

— Oui Monsieur.

— Tu demanderas le Maréchal Pétain.

— Oui Monsieur.

— Tu lui remettras en main propre la lettre ci-jointe.

— Oui Monsieur.

— Et tu me rapporteras la réponse.

— Oui, Monsieur.

— Allons, vas-y et dépêche-toi.

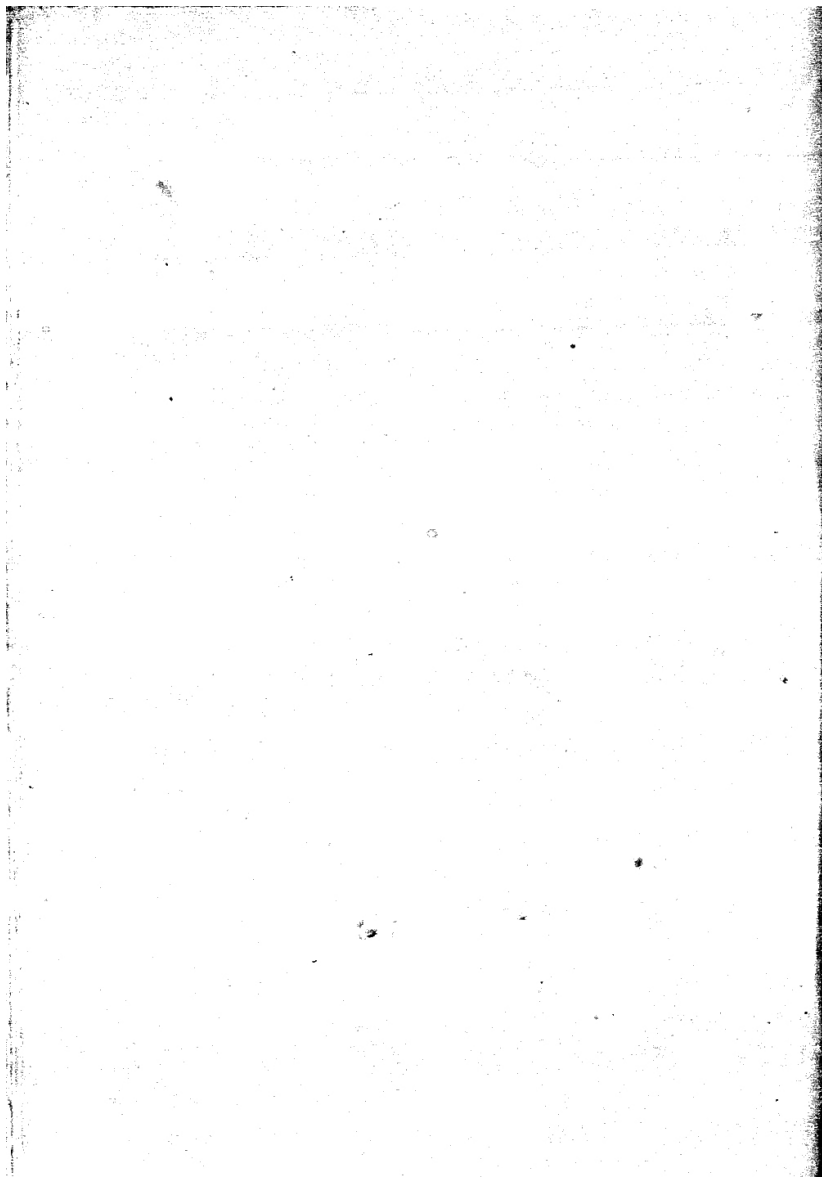
— Oui, Monsieur.

Une demi-heure plus tard, le fidèle messenger était de retour, et, au bout d'une heure, arrivait le colonel chargé d'affaires du Maréchal, à qui X. exposa par écrit, la situation : conversation à la suite de laquelle, le projet d'hydravions fut rapporté, à la pleine satisfaction du malade qui, en l'apprenant, m'écrivit sur un bout de papier :

— Tu comprends... Mes canards...?

Et j'ai songé qu'elle était étrangement prophétique, sa devise du Collège :

« Debout devant les hommes... »



A GENOUX DEVANT DIEU !

Un jour, il fut touché par un mal terrible : un cancer à l'omoplate.

Sans savoir la nature exacte de son état, il se rendait bien compte que « cela, disait-il, ne tournait plus rond ».

Il souffrait beaucoup et ses nuits restaient, bien souvent, sans sommeil.

Peu à peu, certains mouvements du bras lui devenaient impossibles et, pour le sportsman, le globe-trotter, le chasseur, le nageur qu'il était, la réduction de son activité débordante fut un rude sacrifice.

Il l'accepta, sans discuter, fidèle à sa devise :

— *A genoux devant Dieu !*

Les meilleurs chirurgiens de Paris furent consultés :

sans le lui dire, tous reconnurent qu'il s'agissait bien d'un cancer, mais aucun ne consentit à l'opérer.

*
**

Or, un jour, le mal gagna la poitrine et le cou.

Le malheureux étouffait.

Une pénible opération en elle-même et par ses conséquences fut décidée : la trachiotomie, ouverture dans la gorge qui permet au patient de respirer, mais qui lui enlève presque complètement l'usage de la parole.

La nuit qui précéda l'opération fut atroce.

Nous la passâmes, assis ou debout, sans pouvoir prendre un instant de repos, dans une des chambres de la clinique où il devait être opéré, le lendemain matin.

Avec sa violence habituelle de réaction, notre pauvre ami se précipitait vers la fenêtre, l'ouvrait, se penchait, dangereusement courbé sur l'appui, avec l'espoir d'aspirer un peu d'air.

Nous ne pouvions obtenir qu'il rentre et s'apaise, qu'en lui rappelant le Bon Plaisir du Seigneur sur lui.

A cette suggestion, il se laissait faire et retournait s'asseoir, tandis que nous fermions la fenêtre.

Toute considération humaine n'avait donc plus, sur lui, aucune influence, alors que les pensées surnaturelles lui faisaient toujours poser des actes absolument héroïques.

→ A genoux devant Dieu !

C'est dans de telles dispositions qu'il se rendit, le matin, à la salle d'opération, s'étendit sur le billard et se livra, lui, « l'indépendant fait homme » aux mains des chirurgiens.

L'opération fut longue et douloureuse : il respira, ensuite, librement, par cet orifice pratiqué dans la gorge.

Mais sa voix était perdue pour toujours... et il l'accepta, sans un mot, sans un geste de récrimination.

▲ A genoux devant Dieu.

*
**

Pour sa « convalescence » — mais elle était un leurre — il se rendit d'abord dans une de ses ravissantes villas de la mer.

C'est là que j'allais le visiter, le plus souvent qu'il m'était possible, entre deux ministères.

Et c'était, chaque fois, pour constater, hélas ! les progrès du mal.

Un jour, en arrivant, je lui vis, au cou, un étrange carcan : c'était un énorme collier de radium noyé dans de la cire.

Au dire du praticien, les cellules mauvaises devaient être réduites par la radio-activité, alors que les autres n'étaient pas atteintes.

En fait, le résultat fut désastreux, le radium ayant

des effets d'une violence inouïe : toutes les dents, par exemple, se trouvèrent déchaussées et des phénomènes de toutes sortes se manifestèrent, qui n'étaient pas sans nous inquiéter sérieusement.

Sur ces entrefaites, pour changer d'air, il partit pour une autre de ses propriétés, au fond du golfe, cette fois, une demeure ancienne qu'il avait achetée, quelques années plus tôt, et qu'il avait aménagée avec amour.

De sa grande chambre qui donnait sur la mer, nous regardions ensemble les synagots « sortir » et « rentrer », et c'était pour lui un crève-cœur que de savoir son beau yacht mouillé à quelques encâblures et d'avoir dû y renoncer.

— A genoux devant Dieu !

*
**

Mais l'automne commençait à brupir les feuilles des châtaigniers.

Les matinées et les soirées devenaient froides.

Les docteurs décidèrent le retour à Paris.

L'adieu de notre ami à tout ce cadre de beauté et de vie qu'il avait créé et qu'il aimait, fut déchirant.

Il eut lieu, une après-midi, particulièrement triste, sans soleil, dans la voiture la plus douce que nous ayons

pu choisir, et si lentement que notre file d'autos, se suivant à quelques mètres, ressemblait à un enterrement.

Nous revîmes donc l'admirable paysage d'ajoncs en fleurs, de bruyères, de bois de chênes et de pins, où passait la plainte de la mer toute proche.

Ce fut à la basilique de la Sainte d'Auray, le pèlerinage qu'il aimait, pour son cadre et son climat tout breton, qu'il voulut se rendre, avant de rejoindre la gare, où le rapide pour Paris passait à dix-huit heures.

Oh ! cette suprême visite à l'autel de la bonne Grand'Mère...

Debout, les mains appuyées à la table de communion, silencieux depuis son opération, il regardait tout, de son regard triste et profond, l'autel, les ex-votos, les décorations de guerre, laissées en souvenir.

Puil, il s'avança pour baiser la relique... et nous sortimes.

Une demi-heure plus tard, nous étions à la gare, où nous l'installions de notre mieux dans son compartiment réservé, qu'il regardait d'un air absent, comme si tout lui était indifférent, puisqu'il quittait « sa » Bretagne...

Vivrais-je cent ans, que jamais je n'oublierais son long regard de détresse, à la fenêtre baissée de son compartiment, lorsque le train s'ébranla et que, du quai,

nous lui faisons signe de la main que, de cœur, nous restions plus que jamais avec lui.

*
**

Puis, ce fut Paris, la chambre de grand malade, l'infirmière diplômée, assurant son service, sans intérêt comme, sans cœur, les ramiers qui roucoulaient sur l'appui des cheminées, les longues rêveries sur « sa » Bretagne, l'espoir, de jour en jour plus improbable, de la revoir, au printemps, elle, dont le cher souvenir lui mettait, chaque fois, les larmes aux yeux.

— A genoux devant Dieu !

*
**

Mais voici la fin.

Depuis quelques semaines, la cachexie, cet amaigrissement progressif dont rien ne peut arrêter la marche traîtresse et victorieuse, a fait son apparition.

Le malade n'absorbe plus qu'avec peine, chaque jour, quelques gorgées de café au lait.

Il est perdu... et il le sait.

Ne l'ai-je pas trouvé, un jour que je remontais inopinément dans sa chambre pendant le déjeuner, debout, en pyjama, devant son armoire à glace, pour constater les progrès du mal.

En me voyant entrer, il m'a simplement regardé, d'un regard silencieux, atroce et a hoché la tête, comme pour me dire :

— Oui, je vois... c'est fini.

Mais surtout, l'impossibilité de respirer normalement a provoqué une pneumonie purulente, dont le pus, à chaque expiration, jaillit par l'orifice de la gorge jusque sur les draps qu'il faut préserver.

La dernière nuit est commencée.

Je le veille avec une Religieuse hospitalière qui lui doit beaucoup et qui veut, par ce suprême secours, lui témoigner sa gratitude et celle de sa Communauté.

La respiration devient de plus en plus pénible. Il me regarde comme pour m'appeler à l'aide, et je l'encourage de mon mieux, en lui parlant de la miséricordieuse Bonté du Seigneur.

Alors, par un suprême effort, il pose un doigt sur le trou béant, afin de pouvoir parler et murmure lentement :

— Oui, mais Dieu, c'est si grand !

Quel tragique commentaire de sa devise :

— A genoux devant Dieu !

Là-dessus, je lui renouvelle l'absolution qu'il reçoit, les mains jointes et les yeux clos.

Bientôt, avec la Religieuse, nous commençons les prières des agonisants.

Nous sommes sur le point de les achever quand, de

nouveau, il tourne vers moi, à droite, tout près de lui, ses yeux suppliants, pour une dernière absolution que je m'empresse de lui donner. C'est sous la bénédiction de ce geste qu'il rend son âme à Dieu.

Les yeux figés par la mort, restent tournés vers moi jusqu'à ce que j'aie fermé ses paupières.

Et j'ai songé que cet étonnant ami était l'homme le plus extraordinaire que j'aie rencontré dans ma vie, par la violence des contrastes de son tempérament aussi puissant pour le bien que pour le mal, d'une générosité unique, d'un cœur délicat et fidèle, capable des pires folies, comme des gestes les plus sublimes, une âme de héros dans un corps très humain, redoutable quand il se tenait « debout devant les hommes » et tout simplement admirable quand il se mettait « à genoux devant Dieu ».